

David Gilbert

L'UKRAINE : UNE BRÈVE HISTOIRE GÉO-ECCLÉSIOLOGIQUE
(IX^e-XVI^e SIÈCLE)

ENTRE TROIS ROME

L'invasion de l'Ukraine par les troupes russes, déclenchée le 24 février 2022, a suscité un intérêt nouveau pour l'histoire des deux pays belligérants : comme souvent lorsque le présent devient tragique, l'on cherche dans l'histoire des moyens de le comprendre, comme si l'intelligibilité historique permettait d'appivoiser l'horreur de la violence. En outre, le recours fréquent de Vladimir Poutine à des arguments qu'il présente comme historiques¹ peut inciter les observateurs de cette nouvelle guerre européenne à approfondir leur connaissance de l'histoire de l'Europe orientale².

- 1 L'on cite souvent l'article du 12 juillet 2021, « Sur l'unité historique des Russes et des Ukrainiens », publié sur le site de la Présidence en russe, ukrainien et anglais (<http://en.kremlin.ru/events/president/news/66181> pour la version anglaise, consultée le 31 août 2022). Le discours télévisé du 21 février 2022, prononcé juste avant le début de l'invasion, se présente comme une mise au point historique, longue de presque une heure et censée aider à « comprendre l'action de la Russie » (<http://en.kremlin.ru/events/president/news/67828/videos> consulté le 31 août 2022, en russe avec sous-titres en anglais). En Russie, l'« histoire » est un enjeu politique de premier ordre, puisque depuis la réforme constitutionnelle de 2020, il est explicitement affirmé, à l'article 67, alinéa 3 de la constitution que « la Fédération de Russie honore la mémoire des défenseurs de la Patrie et assure la protection de la vérité historique. La valeur des hauts faits du peuple dans la défense de la Patrie ne doit pas être diminuée » (<http://kremlin.ru/acts/constitution> en russe, consulté le 30 août 2022).
- 2 Dans une bibliographie évidemment très abondante, l'on peut retenir : P. GONNEAU, A. LAVROV, *Des Rhôs à la Russie. Histoire de l'Europe orientale 730-1689*, Paris, Presses universitaires de France, collection « Nouvelle Clio », 2012 ; M. HELLER, *Histoire de la Russie et de son empire*, Paris, Perrin, 2015 (Plon, 1997 pour la première édition) ; O. SUBTELNY, *Ukraine. A History*, Toronto University Press, 2009 (1988 pour la première édition) ; P. R. MAGOCSI, *A History of Ukraine. The Land and its Peoples*, Toronto University Press, 2010 (1996 pour la première édition). L'on évitera en revanche de se reporter à l'ouvrage de P. LORRAIN, *L'Ukraine*.

L'objectif de cet article est de proposer un aperçu historique des dynamiques politico-ecclésiales à l'œuvre sur le territoire qui est devenu l'Ukraine. Présenter cette évolution depuis les premières attestations de la présence chrétienne au IX^e siècle jusqu'à la guerre actuelle serait toutefois trop ambitieux pour le cadre imparti ici ; le propos se limitera donc à la période plus ancienne, des débuts du christianisme dans cette partie de l'Europe orientale jusqu'à la proclamation, en 1596, de l'union de l'Église locale, de rite grec, avec l'Église de Rome, à la suite du synode réuni à Brest, dans l'actuel Bélarus.

L'Ukraine est souvent présentée comme une terre de confins, de croisements d'influences – ce que suggère le mot même qui, à l'époque moderne, fut de plus en plus employé pour désigner ces territoires alors majoritairement intégrés à la Pologne-Lituanie, et qui signifie « la marche », au sens administratif et militaire¹. Le fait est que l'intégration de ce territoire, appelé Rous² au Moyen Âge, à la Chrétienté de rite grec ou byzantin³ à partir du X^e siècle, ne fut pas exclusive de relations anciennes et régulières, parfois même fortes, avec l'Occident latin. Le choix de la variante grecque du christianisme, de préférence à la variante latine, n'était après tout pas évident à la fin du X^e siècle, et ce choix ne sépara pas la Rous' de l'Occident latin, en particulier sur le plan politique et commercial.

Une histoire entre deux destins, Paris, Bartillat, 2019, très sommaire jusqu'au XIX^e siècle, et tendancieux dans son traitement des événements récents.

- 1 Sur l'histoire du nom « Ukraine », voir MAGOCSI, *op. cit.*, p. 234-235.
- 2 Nous transcrivons ainsi, pour l'adapter à la phonétique française, le mot Русь (en ukrainien et en russe modernes) ou Рѹсь (en vieux-slave oriental), qu'il faut distinguer de Россия (en russe) ou Росія (en ukrainien), mots retranscrits du grec, qui désignent la Russie actuelle depuis 1721 et la proclamation du tsar Pierre I^{er}, dit le Grand, comme empereur de toute la Russie (Император Всероссийский). Avant de désigner un territoire, « Rous' » désigne un peuple d'origine suédoise, installé en Europe orientale au IX^e siècle et progressivement slavisé. Pour d'évidentes raisons politiques, l'on se garde dans cet article de transcrire « Rous' » par « Russes » ou « Russie ». L'historiographie francophone actuelle utilise parfois le néologisme « Russiens » pour désigner les Rous', de manière à ne pas les assimiler de manière anachronique aux Russes de l'époque moderne et contemporaine.
- 3 L'adjectif « byzantin » s'est imposé dans l'usage liturgique actuel car le rite grec est célébré par bien d'autres peuples que les Grecs, et dans bien d'autres langues que le grec. Byzance est le nom antique de Constantinople – et l'adjectif « byzantin » est évidemment plus facile à prononcer et à écrire que « constantinopolitain »... Le rite dit byzantin est celui des Églises qui sont historiquement filles de l'Église de Constantinople ; mais au Moyen Âge et à l'époque moderne, ce rite – et plus largement les chrétiens qui l'utilisent – sont qualifiés dans les sources occidentales de « grecs », sans que cet adjectif ait nécessairement une connotation linguistique ou ethnique.

La Rous' des premiers siècles ne fut jamais un État unifié et centralisé, mais plutôt une fédération de principautés dirigées par les membres d'une même famille, les Riourikides, descendants du mythique Riourik. Parmi eux, le prince de Kiev occupait une position prééminente. Cette ville était aussi la métropole ecclésiastique de la Rous'.

Par la suite, les invasions mongoles et tatares du xiii^e siècle conduisirent à une importante recomposition de l'espace slave oriental : Kiev cessa d'être la principauté prépondérante, le centre de gravité politique se déplaça vers le Nord-Est – d'abord vers la principauté de Vladimir, puis vers celle de Moscou. Les métropolitains de Kiev suivirent ce mouvement et y contribuèrent à la fois, en s'installant d'abord à Vladimir, puis à Moscou, tout en gardant le titre de métropolitains de Kiev. L'organisation de l'espace slave oriental changea alors progressivement, mais profondément : les princes de Moscou, d'une loyauté d'abord remarquablement constante envers les khans tatars de la Horde d'Or, soumirent un nombre croissant de principautés rous' aux xiv^e et xv^e siècles. Ce fut à partir de la fin du xiv^e siècle qu'ils commencèrent à jouer des divisions entre Tatars pour contester la prépondérance de la Horde d'Or, à laquelle la Moscovie devait payer un tribut. Un siècle plus tard, le grand-prince de Moscou Ivan III (1462-1505) cessa de verser ce tribut. Parallèlement, l'affaiblissement puis la chute de Constantinople, prise par les Turcs en 1453, fit apparaître la Moscovie comme la seule puissance orthodoxe encore libre. Dans ce contexte, l'élévation – somme toute tardive – de Moscou au rang de patriarcat, en 1589, obéissait à une indéniable logique politique et religieuse.

Pendant ce temps, aux xiv^e et xv^e siècles, les territoires occidentaux et méridionaux de l'ancienne Rous' (c'est-à-dire approximativement le Bélarus et l'Ukraine actuels) sont progressivement intégrés au grand-duché de Lituanie, lui-même engagé, à partir de la fin du xiv^e siècle, dans une relation de plus en plus étroite, quoique parfois conflictuelle, avec le royaume de Pologne. Sur le plan religieux, les contacts entre christianisme grec, « orthodoxe », et christianisme latin, « catholique », s'intensifièrent dans ces territoires. Au xvi^e siècle, les progrès des Réformes protestante, puis catholique complexifièrent encore la carte religieuse de ce qui est aujourd'hui l'Ukraine.

Entre Constantinople, Rome et Moscou, l'histoire religieuse de l'Ukraine apparaît comme un terrain privilégié pour l'utilisation d'un concept encore expérimental, mais profondément suggestif : la

géo-ecclésiologie¹. Évidemment inspiré par un terme bien plus courant, « géopolitique », ce concept a l'avantage de souligner un truisme qu'il est néanmoins utile de rappeler: une Église est une Église, et non une organisation politique comme les autres – même si le discours et l'action d'une Église et de ses membres ont presque inmanquablement une portée politique. Parler de géo-ecclésiologie implique qu'il existe un rapport spécifique, à la fois théorique et pratique, des Églises aux territoires et à leurs populations, et que l'organisation ecclésiale est elle-même l'expression d'un certain rapport des populations aux territoires, d'une certaine manière de s'inscrire dans un espace plus vaste et dans un ensemble de relations entre populations, entre centres politiques, économiques, culturels et religieux.

DES ROUS' À LA ROUS' (IX^e-X^e SIÈCLE)

Les premiers développements du christianisme sur les territoires aujourd'hui ukrainiens sont malaisés à retracer historiquement. L'on dispose certes d'un document slave de première importance, le *Récit des temps passés*, texte composite dont l'auteur principal, Nestor, est un moine de l'illustre laure des Grottes de Kiev, ayant vécu dans la seconde moitié du XI^e et au début du XII^e siècle². Mais l'histoire rédactionnelle fort complexe de ce texte, les divergences entre les manuscrits ainsi que le point de vue particulier de Nestor, à deux ou trois siècles de distance – tout cela rend extrêmement délicate l'exégèse de ce document, qui

- 1 Le terme « géo-ecclésiologie » a été proposé par l'antiquisant Philippe Blaudeau, comme un moyen d'analyser les relations entre patriarcats – surtout ceux d'Alexandrie, de Constantinople et de Rome – ainsi que leurs visions respectives de l'Église, du monde, des territoires, des réalités politiques. Voir P. BLAUDEAU, *Alexandrie et Constantinople (451-491). De l'histoire à la géo-ecclésiologie*, École française de Rome, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 387, 2006; ID., *Le siège de Rome et l'Orient (448-536). Étude géo-ecclésiologique*, École française de Rome, Collection de l'École française de Rome, 460, 2012; ID., « Qu'est-ce que la géo-ecclésiologie? Éléments de définition appliqués à la période tardo-antique (IV^e – VI^e s.) », *Costellazioni geo-eccliesiali da Costantino a Giustiniano: dalle Chiese "principali" alle Chiese patriarcali*, Rome, Institutum Patristicum Augustinianum, Studia Ephemeridis Augustinianum, 149, 2017, p. 39-56.
- 2 *Chronique de Nestor (Récit des temps passés). Naissance des mondes russes*, édition de J.-P. Arrignon, Toulouse, Anacharsis, 2008. Cette édition, qui vise d'abord l'accessibilité et la maniabilité, souffre cependant de plusieurs imprécisions non négligeables comme l'a montré Pierre Gonnet dans son compte rendu paru dans la *Revue des études slaves*, t. 80, fascicules 1 et 2, 2009, p. 219-222.

demeure toutefois une source irremplaçable. L'on peut croiser cette source avec d'autres documents extérieurs au monde slave oriental, écrits en grec, en latin ou en arabe, mais ces textes sont le plus souvent rapides et allusifs. L'archéologie, quant à elle, a permis de réels progrès dans la connaissance de cette histoire ancienne de l'espace slave oriental. Le *Récit des temps passés* mentionne l'existence d'une « route qui allait du pays des Varègues¹ en Grèce et depuis la Grèce, en suivant le Dniepr jusqu'au haut Dniepr, où il y a un portage jusqu'à la Lovat', et en descendant la Lovat', on entrait dans le grand Il'men et de ce lac sort le Volkhov qui se jette dans le grand lac Nevo² d'où il coule dans la mer des Varègues³. » Loin d'être isolée, l'Europe orientale est anciennement intégrée aux échanges commerciaux internationaux, comme l'a montré la découverte de nombreux dirhams frappés par le califat de Bagdad, datant de la seconde moitié du viii^e et de la première moitié du ix^e siècle. Mais dans ces régions peuplées de Slaves, ce sont des Scandinaves, plus précisément des Suédois, appelés Rous' dans le *Récit des temps passés*⁴, qui s'imposent progressivement, à partir du milieu du viii^e siècle et surtout au ix^e siècle, comme les maîtres des routes commerciales, faisant payer tribut aux différentes peuplades slaves, établissant des villes tout au long de cette « route des Varègues aux Grecs », menant des expéditions contre Constantinople aux ix^e et x^e siècles et négociant des traités de commerce très avantageux avec les Grecs.

C'est dans le cadre de ces relations tantôt pacifiques, tantôt conflictuelles entre Rous' et Grecs, que s'inscrit la lente pénétration du christianisme chez les Rous' – sans que l'on sache grand-chose de l'évolution religieuse des peuples slaves dominés par les Rous', ni du rythme de la slavisation des Rous'⁵. En 867, le patriarche Photius de Constantinople se réjouit, dans une lettre encyclique, de la conversion et du zèle des Rous', alors

1 Terme ancien qui désigne les Suédois.

2 L'actuel lac Ladoga.

3 *Chronique de Nestor...*, *op. cit.*, p. 38-39. La « mer des Varègues » est l'actuelle mer Baltique.

4 L'identité scandinave des Rous' a fait l'objet de débats passionnés, en Russie puis en URSS, entre « normanistes » et « antinormanistes », ceux-ci défendant l'identité slave des anciens Rous'. L'on peut dire qu'aujourd'hui, la thèse normaniste a été accréditée par les recherches archéologiques. Bonne mise au point dans MAGOCST, *op. cit.*, p. 83-87.

5 Parallèlement à la slavisation des maîtres du pays, le terme « Rous' » désigne progressivement, notamment dans les sources grecques, les Slaves sujets des Rous'. L'on peut faire une analogie avec les Francs, bien moins nombreux que les Gallo-Romains : lentement « romanisés », ils donnent toutefois leur nom au peuple et au pays – la Francie, puis la France.

que ceux-ci avaient lancé un raid contre la cité impériale sept ans plus tôt¹. Mais si l'on en croit des documents plus tardifs, cette conversion triomphalement annoncée n'est ni massive ni durable: en 907, lors de la conclusion d'un traité de paix entre Grecs et Rous', les premiers baissent la Croix tandis que les seconds prêtent serment « sur leurs épées et par Péroun, leur dieu, [et] Volos, le dieu des troupeaux² ». En 944, en revanche, à l'occasion d'un nouveau traité de paix avec les Grecs à Kiev, « sur la colline où se trouvait Péroun », le prince rous' « Igor et ses hommes, qui étaient païens, prêtèrent serment tandis que les Rous' chrétiens prêtèrent serment dans l'église Saint-Élie [...]; c'était une église cathédrale, car beaucoup de Varègues étaient chrétiens³. » Il existait donc une église à Kiev, avant la conversion au christianisme des membres de la famille princière, les Riourikides⁴. Même s'il n'est pas impossible que le moine Nestor exagère cette adhésion précoce des « Varègues » au christianisme, il est certain que les relations commerciales fortes et déjà anciennes entre l'espace kiévien et Constantinople permettent, par acculturation en quelque sorte, une diffusion du christianisme chez les Rous' ayant des intérêts économiques, voire peut-être des parents ou amis déjà convertis, dans la capitale impériale⁵.

Aussi, lorsque la princesse Olga, veuve d'Igor et régente, reçoit le baptême à une date et en un lieu qui restent matière à débat parmi les historiens⁶, elle s'inscrit dans un mouvement qui n'est pas nouveau – et qui n'est d'ailleurs pas irrésistible, puisque son fils, Sviatoslav, refuse tout au long de sa vie de devenir chrétien. En outre, les relations déjà anciennes des Rous' avec le monde chrétien ne passent pas que par Constantinople: quoique plus éloigné, l'Occident latin fait aussi partie

1 GONNEAU, LAVROV, *op. cit.*, p. 95-96.

2 *Chronique de Nestor...*, *op. cit.*, p. 61.

3 *Ibid.*, p. 80. La traduction « église cathédrale » présente évidemment une difficulté, car à cette date, Kiev n'est pas un évêché.

4 Du nom de Riourik, ancêtre légendaire venu de Suède qui aurait fondé Novgorod en 862 (*Chronique de Nestor...*, *op. cit.*, p. 51). En fait, les fouilles archéologiques à Novgorod ont montré que l'arrivée des Scandinaves sur ce site était antérieure, entre 820 et 860. La chronique de Nestor mentionne d'ailleurs une première période de prépondérance varègue dans cette partie de l'Europe orientale, avant l'arrivée supposée de Riourik.

5 La présence de Varègues à Constantinople est bien attestée, notamment dans la « garde varègue » au service de l'empereur.

6 GONNEAU, LAVROV, *op. cit.*, p. 110-112, argumentent pour leur part en faveur d'un baptême reçu en 957 à Constantinople. Quant à Jean-Pierre Arrignon, dans son édition de la chronique de Nestor (p. 86, n. 77), il affirme, mais sans arguments, que le baptême est célébré en 959 à Kiev.

de l'horizon des Rous'. L'on sait ainsi qu'en 839, l'empereur Louis le Pieux, fils de Charlemagne, reçoit à Ingelheim, près de Mayence, des Rous' qui accompagnent eux-mêmes une délégation grecque venue de Constantinople¹. Certes, c'est par l'intermédiaire des Grecs que les Rous' entrent en contact avec les Francs; néanmoins, la précocité de cette mise en rapport mérite d'être soulignée. Dès le ix^e siècle, les Rous' sont insérés dans un réseau de relations internationales où Constantinople occupe la première place, mais sans exclusive. Cela apparaît encore plus clairement à l'occasion du baptême d'Olga, malgré les nombreuses incertitudes qui entourent cet événement: l'on sait par une source germanique contemporaine que la princesse kiévienne dépêche en 959 une ambassade auprès du roi de Germanie et d'Italie Otton I^{er}², afin que celui-ci envoie un évêque vers le pays des Rous'³. Faut-il en déduire qu'à Constantinople, l'empereur et le patriarche n'ont pas voulu faire partir un évêque pour Kiev? Ou bien que leur candidat ne correspondait pas aux attentes de la princesse? À moins qu'il ne se soit dérobé? Toujours est-il qu'Otton répond aux instances d'Olga, ce que l'on peut interpréter comme une première attestation forte du caractère géo-ecclésiologiquement stratégique de la Rous', entre influences grecques et latines. Un premier évêque germanique est envoyé, mais il meurt en route; un second part à son tour – Adalbert de Trèves, probable auteur du texte qui nous sert de source – mais il revient en Germanie en 962 après un long voyage au cours duquel plusieurs de ses compagnons, semble-t-il, ont trouvé la mort, lui-même y échappant de peu⁴.

En dépit des obscurités qui demeurent sur la conversion d'Olga au christianisme, il ne fait guère de doute que la princesse souhaite effectivement la présence d'un évêque à Kiev, où une part de la population est déjà chrétienne: en devenant évêché, Kiev prendrait place parmi les capitales de la Chrétienté – à une époque où ni les Tchèques, ni les Polonais, ni les Hongrois, ni les Scandinaves, encore très largement, voire

1 GONNEAU, LAVROV, *op. cit.*, p. 92-93. Cette première rencontre entre Rous' (ou Rhôs, selon la graphie grecque) et Francs est attestée dans les annales de Saint-Bertin. D'après leur auteur, Louis le Pieux comprend que ces Rous' sont des Suédois.

2 Figure politique et militaire majeure de la période, Otton restaure à son profit l'Empire en Occident en 962. Protecteur du pape Jean XII et vainqueur éclatant des Hongrois, il jouit avant même son couronnement impérial d'un prestige sans égal en Europe.

3 GONNEAU, LAVROV, *op. cit.*, p. 113-114.

4 Adalbert devient par la suite archevêque de Magdebourg et organise, à ce titre, l'évangélisation des populations slaves occidentales de la région, appelées Wendes dans les textes de l'époque.

entièrement païens, n'ont d'évêques. Avec un tel pasteur à sa tête, l'Église de Kiev jouirait à la fois d'une certaine autonomie et d'une relation de choix avec l'« Église mère », grecque ou latine. Autour de l'évêque s'organiserait un milieu clérical qui deviendrait un foyer de culture lettrée et contribuerait à intégrer Kiev dans le réseau international du savoir ecclésiastique.

« SAINT » VLADIMIR (FIN X^e-DÉBUT XI^e SIÈCLE)

Ce n'est cependant qu'une trentaine d'années plus tard que Kiev reçoit son premier évêque, à l'occasion de la conversion au christianisme du petit-fils d'Olga, Vladimir. Devenu maître du pays des Rous' après une guerre fratricide entre les fils de Sviatoslav, Vladimir est présenté avec emphase par le *Récit des temps passés* comme un nouveau et meilleur Salomon, inversé en quelque sorte: tandis que Salomon a commencé son règne dans la sagesse pour l'achever dans la luxure et l'idolâtrie, Vladimir, dont la réputation de *fornicator immensus et crudelis* s'étendait jusqu'en Occident¹, a commencé son propre règne dans le paganisme et la débauche effrénée, mais l'a achevé dans la foi et la sagesse².

Comme il est bien compréhensible dans un texte monastique, la conversion de Vladimir est le pivot du *Récit des temps passés*. Nestor la met en scène avec une évidente délectation sur plusieurs pages³. En effet, le prince prend le temps de s'informer sur les différentes possibilités qui s'offrent à lui: l'islam, le christianisme latin, le judaïsme, le christianisme grec. L'on peut légitimement douter que les choses se soient réellement passées selon la description du *Récit des temps passés*: arrivée et accueil à Kiev de messagers musulmans, juifs, chrétiens d'Occident et d'Orient, puis envoi par Vladimir d'émissaires auprès des Bulgares de la Volga – peuplade musulmane –, des Allemands et enfin des Grecs, à Constantinople. Les représentants de l'islam, du judaïsme et du christianisme latin qui viennent à Kiev sont rapidement et brutalement éconduits par Vladimir, alors que le théologien grec déploie

1 L'expression est du Saxon Thietmar de Merseburg (975-1018), *Chronicon*, VII, 72, édition de R. Holtzmann, *Monumenta Germaniae historica, scriptores rerum Germanicarum nova series*, t. 9, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1935, p. 486-487.

2 *Chronique de Nestor...*, *op. cit.*, p. 104-105.

3 *Ibid.*, p. 109-130.

une ample catéchèse qui touche le cœur du prince. À leur retour à Kiev, les émissaires rous' donnent un compte rendu évidemment caricatural de l'islam, et disent seulement que dans les églises des Allemands, ils n'ont « rien vu de beau¹ » ; en revanche, les paroles que leur prêtre Nestor sur la liturgie célébrée à Constantinople sont remplies d'un émerveillement qui les a rendues célèbres :

Puis nous sommes arrivés en Grèce et ils nous ont conduits là où ils servent leur Dieu et nous ne savions plus si nous étions dans le ciel ou sur la terre ; car sur terre il n'y a pas de telle splendeur ou de telle beauté et nous ne sommes pas capables de le [*sic*] décrire ; mais nous savons seulement que Dieu réside là, au milieu des hommes. Et que leur liturgie est plus belle que celle de tous les autres peuples. Nous ne pouvons oublier une telle beauté. Car tout homme qui a goûté quelque chose de doux, ne peut par la suite accepter ce qui est amer. Aussi nous ne pouvons plus vivre ici².

Pour poétique qu'il soit, le récit de Nestor ne néglige pas d'autres mobiles que la vive émotion religieuse et l'enthousiasme des émissaires de Vladimir. Entendant ces paroles, les boyards mentionnent comme argument supplémentaire en faveur de la « religion grecque » le baptême d'Olga, grand-mère de Vladimir, femme réputée pour sa sagesse : dans la famille princière, le christianisme grec a déjà une histoire, illustrée par une personnalité prestigieuse qui a fortement contribué à l'affermissement de la puissance rous'. En 988, l'implication de Vladimir dans la guerre civile qui agite l'Empire depuis plusieurs mois fait le reste : le prince de Kiev choisit de soutenir les deux très jeunes co-empereurs, Basile et Constantin, qui l'appellent à l'aide contre deux puissants généraux rebelles et lui envoient un évêque, Théophylacte d'Ohrid, qui joue à la fois le rôle d'ambassadeur et de catéchiste. Après une victoire contre les rebelles à Kherson³, Vladimir envoie à Basile et à Constantin un véritable ultimatum, exigeant d'épouser leur sœur, Anne. Comme les messagers impériaux lui font savoir en retour que son paganisme est un empêchement à cette union, Vladimir annonce

1 *Ibid.*, p. 129.

2 *Ibid.*

3 Cette cité ne doit pas être confondue avec la ville homonyme actuelle dans le sud de l'Ukraine : il s'agit à l'époque de l'un des principaux ports de la péninsule de Chersonèse (aujourd'hui appelée Crimée), sur le site de l'actuelle Sébastopol.

son désir d'être baptisé. Contre les autres versions qui circulent à son époque, Nestor insiste sur le fait que le baptême a bien été célébré à Kherson¹. Après la célébration du sacrement, si l'on en croit le récit, il reçoit, probablement de l'évêque de Kherson qui est, d'après Nestor, l'officiant principal, une longue catéchèse qui s'achève par une mise en garde catégorique contre « les enseignements des Latins », qui sont « vicieux² ». Cet avertissement peut être interprété à plusieurs niveaux : comme un écho de la concurrence missionnaire parfois rude entre Grecs et Latins en Europe centrale, orientale et balkanique ; comme un moyen de dissuader Vladimir de regarder vers l'Ouest, comme l'avait fait sa grand-mère Olga en prenant contact avec l'empereur Otton I^{er} ; comme l'expression et la projection de l'animosité antilatine de Nestor, un peu plus d'un siècle après l'événement qu'il relate.

Après son baptême et son retour à Kiev, Vladimir est présenté avec une complaisance non dissimulée comme un destructeur d'idoles et un grand bâtisseur d'églises. Nestor ne cache pas que le baptême des Kieviens a lieu sous la contrainte menaçante du prince, mais il y voit un signe très favorable du zèle de Vladimir – et d'ailleurs, Nestor ne peut pas imaginer une autre réaction que la joie chez les Kieviens, même brusqués par leur prince :

Ensuite Vladimir envoya des messagers dans toute la ville pour dire : « Quiconque ne se rendra pas demain matin au bord du fleuve, qu'il soit riche ou pauvre, misérable ou artisan, sera considéré comme mon adversaire. » La population entendant ces paroles, vint avec joie, se réjouissant et disant : « Si ce n'était pas bon, notre prince et les boyards ne l'auraient pas reçu³. »

Avec la conversion de Vladimir débute une nouvelle période de l'histoire du christianisme dans la Rous'. Peu après son baptême, à une date incertaine, le patriarcat de Constantinople érige une métropole ecclésiastique, dite de Rhôsia, selon la transcription grecque du nom vieux-slave Рoусь⁴, avec Kiev pour siège. La relation géo-ecclésiologique

1 *Chronique de Nestor...*, *op. cit.*, p. 132.

2 *Ibid.*, p. 135.

3 *Ibid.*, p. 137-138.

4 Il convient de remarquer que c'est cette appellation grecque, russifiée en Россия, que choisit Pierre le Grand pour dénommer le nouvel empire en 1721.

de filiation entre Kiev et celle de Constantinople apparaît clairement dans le fait que jusqu'à l'invasion mongole au xiii^e siècle, le métropolite de Kiev est presque toujours un Grec¹. L'on peut facilement imaginer les inconvénients de la situation pour le métropolite : étranger, éloigné de Constantinople, le métropolite, à moins de faire preuve de grandes capacités d'adaptation et d'un talent particulier pour l'apprentissage du vieux-slave, se retrouve presque inmanquablement isolé, coupé des autres évêques, du clergé et du peuple, sans grand pouvoir sur l'Église qui, dans les faits, est contrôlée par le prince. Parce que cette situation est conforme à leurs intérêts et que la fonction de métropolite semble rester finalement assez faible, les princes de Kiev ne trouvent apparemment rien à redire, durant cette longue période de plus de deux siècles, à ce que le premier hiérarque de leur Église soit un Grec choisi et envoyé par le patriarcat de Constantinople. De manière d'ailleurs significative, lorsque le prince Iaroslav, dit le Sage, décide de fonder à Kiev, au milieu du xi^e siècle, une cathédrale digne de la ville, il choisit de la placer sous le même patronage que celui de la basilique de Constantinople : la « Sainte Sagesse », Sainte-Sophie. Ce commun patronage atteste certes que l'Église de Kiev est fille de celle de Constantinople, mais aussi que Iaroslav a l'ambition de faire de Kiev une authentique capitale chrétienne, symboliquement à égalité avec Constantinople.

Si, par leur adhésion au christianisme dans sa variante grecque, les princes de Kiev arriment religieusement la Rous' au monde byzantin, ils savent aussi insérer leur pays dans le jeu diplomatique européen, notamment par des alliances matrimoniales, bien plus nombreuses avec les familles royales ou princières de l'Occident latin qu'avec la famille impériale de Constantinople. L'on peut citer notamment le mariage d'Anne de Kiev, fille de Iaroslav, avec le roi des Francs Henri I^{er}, en 1051².

- 1 Les deux seuls métropolites rous', durant ces quelque deux siècles, ne sont restés que peu de temps en fonction et ont été investis localement, pour l'un dans un contexte de conflit entre la Rous' et l'Empire, pour l'autre à l'occasion d'une usurpation de la dignité princière à Kiev, alors que le trône patriarcal de Constantinople était vacant.
- 2 Lors de sa rencontre avec Emmanuel Macron à Versailles le 29 mai 2017, Vladimir Poutine n'a pas manqué de mentionner ce mariage comme preuve des liens millénaires entre la Russie et la France – ce que l'on peut interpréter comme une annexion symbolique de Kiev par la Russie... La transcription de ce discours en traduction française est disponible en ligne : <https://www.vie-publique.fr/discours/203301-conference-de-presse-conjointe-de-mm-emmanuel-macron-president-de-la-r> (consulté le 12 octobre 2022).

LE « JOUG MONGOL » : UN BASCULEMENT VERS LE NORD-EST
(XIII^e-XIV^e SIÈCLE)

Les terribles expéditions menées par les Mongols à travers les immensités de l'Eurasie, tout au long du XIII^e siècle, remodelent profondément et durablement l'Europe orientale.

S'il est vrai que la Rous' de Kiev s'est progressivement construite, sous ses princes successifs, comme la puissance prédominante de l'espace slave oriental, il faut se garder de l'imaginer comme un État centralisé, une monarchie où la succession serait réglée par le principe de la primogéniture. Si Vladimir, à la fin du X^e siècle, est devenu monarque de fait, ce fut au prix d'une guerre fratricide, car son père, le prince Sviatoslav, avait prévu un partage des terres entre ses fils. De même, après la mort de Vladimir, son fils Iaroslav ne s'impose pas d'emblée comme monarque : un partage de la Rous' entre les fils de Vladimir avait été prévu. Ces pratiques ne sont pas sans rappeler les partages – et les guerres fratricides – qui ont aussi cours dans les familles royales du monde franc, mérovingien puis carolingien. Dans l'histoire de la Rous', bien que certaines figures princières émergent avec un relief particulier, elles ne doivent pas faire oublier qu'il existe en réalité une pluralité de pouvoirs princiers locaux, même si la prééminence du prince de Kiev sur ses frères, cousins ou neveux est reconnue.

Le « récit national » russe a accrédité l'idée, après le long règne de Iaroslav le Sage (1019-1054), d'un morcellement inéluctable de la Rous' et du déclin de Kiev : la dynastie riourikide, incapable de s'appuyer sur une règle de succession à la fois simple et ferme, aurait échoué à préserver l'unité des « terres russes », à bâtir un État, une administration et une armée suffisamment solides pour résister au choc de l'invasion mongole en 1223.

Cette vision négative de l'histoire de la Rous' après Iaroslav est cependant une construction rétrospective : parce que l'invasion mongole a réussi, le système devait déjà être rongé de l'intérieur ; parce que Kiev avait historiquement échoué, il devait revenir à une autre principauté, en l'occurrence Moscou, de briser le « joug tatar » et de « réunifier les terres russes ».

Les historiens actuels sont naturellement plus nuancés. Ils cherchent plutôt à considérer la Rous' d'après Iaroslav comme une construction politique originale, où le partage du pouvoir entre princes riourikides

ne doit pas nécessairement être vu comme un facteur d'affaiblissement ou de désordre, mais comme un système politique particulier, plutôt adapté à cet espace très vaste et peu peuplé, avec sa cohérence, ses règles et ses rapports de forces¹.

Il n'en demeure pas moins que l'irruption des Mongols, ou Tatars², met fin à ce système. En 1223, les envahisseurs remportent une première victoire écrasante à la Kalka (peut-être l'actuel Kaltchyk, dans l'est de l'Ukraine), tuant plusieurs princes rous'. Ils se retirent ensuite, mais reviennent de plus belle en 1237 sous la conduite de Batu, petit-fils de Gengis Khan : ils conquièrent l'espace rous' en trois ans et poussent jusqu'en Silésie et au cœur de la grande plaine de Hongrie, voire jusqu'en Croatie et aux environs de Vienne, en 1241-1242, avant de faire rapidement demi-tour pour retourner en Mongolie quand leur parvient la nouvelle de la mort du grand khan, Ögödei, fils de Gengis Khan et oncle de Batu.

S'il ne fait pas de doute que l'invasion mongole s'accompagne de dévastations là où les Rous' résistent, elle ne conduit pas à la ruine complète du pays. Mal coordonnées, les armées rous' ne combattent pas toutes, et plusieurs princes, estimant vaine la résistance, se gardent d'intervenir. Batu fait de Saraï, dans la basse vallée de la Volga, le centre de son pouvoir : c'est la naissance du khanat de la Horde d'Or ou khanat kiptchak³, qui ouvre une nouvelle période dans l'histoire de l'espace slave oriental. Rapidement, un nouveau système de prépondérance mongole se met en place, les principautés rous' doivent payer tribut à la Horde.

À partir de 1240, le « joug mongol » marque une étape importante dans l'histoire de l'espace slave oriental. Contrairement à ce que le terme

1 Voir le sous-titre significatif, « Floraison ou morcellement ? », utilisé dans leur exposé sur cette période par GONNEAU et LAVROV, *op. cit.*, p. 151-158.

2 Vers la fin du xii^e siècle, avant que Gengis Khan ne les soumette, les Tatars sont un peuple nomade vivant dans une vaste région partagée aujourd'hui entre la Mongolie et la Chine, autour des lacs Hulun et Buir. Rapidement intégrés dans l'armée mongole, les Tatars en constituent une part importante, les Mongols proprement dits étant peu nombreux. Le nom des Tatars a été déformé en « Tartares » dans l'Occident médiéval, par contamination avec la désignation, dans la mythologie grecque, d'une partie des enfers réservée au supplice des méchants. Le déferlement des armées mongoles et tatares, en effet, pouvait apparaître aux chrétiens – ainsi qu'aux musulmans, qui y furent confrontés quelques années plus tard au Moyen-Orient – comme un déchaînement de forces infernales : les prophéties du rassemblement dévastateur de Gog et Magog (Ap 20,8 ; cf. Ez 38-39 et Coran, 18,94 ; 21,96-97), avant le grand combat eschatologique, semblaient se réaliser.

3 La première appellation s'est imposée chez les auteurs européens de l'époque ; la seconde, alors utilisée par les Mongols, reprend le nom d'un peuple des steppes occidentales (du point de vue mongol), les Kiptchaks, appelés Polovtses dans les anciens documents slaves. Voir MAGOCSI, *op. cit.*, p. 149.

communément reçu de « joug » pourrait faire accroire, la période mongole ou tatare se caractérise non pas par l'oppression et la violence, mais bien plutôt par une paix et une stabilité relatives : en laissant en place les princes rous' locaux moyennant la reconnaissance de la suprématie mongole et le paiement du tribut, les khans de la Horde d'Or créent un système politique dont l'équilibre diffère assez fortement des fréquentes guerres entre princes rous' durant les décennies qui précèdent l'invasion. Cette stabilité favorise le développement économique et la mise en place de routes commerciales à très longue distance, à travers l'espace eurasiatique largement unifié par la prépondérance mongole. Sur le plan religieux, les Mongols, qui combinent la croyance au « Ciel », Être suprême créateur, avec des pratiques de type chamanique, n'ont aucune velléité persécutrice et se montrent même favorables à l'Église, dont les hiérarques, sans doute par intérêt bien compris, font preuve d'une indéniable docilité. La période mongole semble bien être celle d'une christianisation plus poussée des populations rous', alors que l'Église est la seule institution susceptible de conférer une certaine unité à ces vastes territoires, partagés entre plusieurs princes parfois turbulents et dominés de loin par le khan. Les moines ainsi que les prêtres et leurs familles sont exemptés du service militaire et du tribut, les immunités judiciaires sont elles aussi reconnues – c'est-à-dire qu'il revient exclusivement aux juridictions ecclésiastiques de juger les affaires impliquant des clercs¹. Tout en accueillant l'ordre mongol, l'Église rous' accompagne aussi, à partir de 1240, le déplacement du centre de gravité politique de l'espace slave oriental du Sud vers le Nord-Est. À cet égard, le rôle de Cyrille II, qui devient métropolitain de Kiev dans le contexte passablement troublé de l'invasion mongole, est capital. Premier Rous' à occuper aussi longtemps le siège métropolitain², il commence à exercer sa charge depuis la Galicie³, dont il est originaire. Mais lors du voyage qu'il fait à Constantinople, en 1246-1247, pour obtenir du patriarche la

- 1 MAGOCSI, *op. cit.*, p. 151. Cependant, comme le soulignent GONNEAU et LAVROV, *op. cit.*, p. 485, il ne faut pas exclure des manipulations ou falsifications de certains documents datant de la période mongole, survenues au début du règne d'Ivan IV le Terrible (1547-1584) : des clercs auraient ainsi voulu contrecarrer les projets d'imposition du clergé qu'avait alors le jeune tsar.
- 2 Cyrille II est métropolitain de Kiev durant près de quarante ans, de son élection en 1243 à sa mort en 1281.
- 3 Importante principauté rous', la Galicie est aujourd'hui partagée entre l'Ukraine et la Pologne. Avant d'être élu métropolitain, Cyrille était évêque de Chełm, dans l'est de l'actuelle Pologne, et chancelier du prince Daniel de Galicie.

confirmation de son élection, il reçoit également l'ordre de ne pas résider en Galicie, dont le prince Daniel, comme nous le verrons, est considéré comme trop favorable aux Latins. Peu désireux de s'installer à Kiev, où la succession incessante de princes en conflit ne permettrait certainement pas au métropolite de percevoir les revenus dont il estime avoir besoin, Cyrille décide d'établir sa résidence principale bien plus loin vers le Nord-Est, à Vladimir, auprès du prince Alexandre, passé à la postérité sous son surnom de Nevski¹. Là, Cyrille peut jouir d'une situation politique stable, qui lui garantit l'aisance matérielle. Réciproquement, son installation à Vladimir renforce le prestige d'Alexandre. Sans doute, Cyrille ne renonce pas à tout lien avec Kiev : il y fait plusieurs séjours durant son long épiscopat, et il choisit d'y être enterré. Mais Cyrille, par son double calcul matériel et politique, lance un processus que ses successeurs, qu'ils soient grecs ou rous', renforcent. En 1299-1300, le métropolite de Kiev Maxime, grec, décide de s'installer définitivement à Vladimir. Le successeur de Maxime, Pierre, à cause d'une mésentente avec le prince de Vladimir, prend l'habitude de séjourner dans la petite capitale d'une principauté voisine, Moscou. Après la mort de Pierre en 1326, son successeur, le Grec Théognoste, décide de transférer le siège de la métropole rous' de Kiev à Moscou, tout en gardant formellement le titre de métropolite de Kiev².

Les métropolites accompagnent ainsi la recomposition des forces politiques dans l'espace slave oriental, selon une logique d'intérêts partagés. Traditionnellement, le métropolite de Kiev est très dépendant des largesses du prince : il lui faut donc un pouvoir princier stable. Vladimir n'est sans doute pas un modèle achevé de stabilité³, mais la situation y est moins mouvante que dans les principautés du Sud. Surtout, c'est l'option en faveur l'ordre tataro-mongol, commune aux métropolites et aux princes de Vladimir puis de Moscou, qui se révèle déterminante. Les hiérarques de l'Église sont très sensibles aux avantages de la domination tatar, évoqués plus haut ; les princes de Moscou choisissent constamment la bonne entente avec les Tatars,

1 Surtout connu pour ses victoires contre les Chevaliers teutoniques en 1240 et 1242, Alexandre est un partisan résolu de l'entente avec les Mongols : sa soumission lui permet de devenir, avec un soutien militaire tatar contre ses adversaires rous', prince de Vladimir (GONNEAU, LAVROV, *op. cit.*, p. 222).

2 GONNEAU, LAVROV, *op. cit.*, p. 222 et 485 ; MAGOCSI, *op. cit.*, p. 164-165.

3 Entre 1238 et 1328, quatorze princes se succèdent à Vladimir, avec plusieurs épisodes de renversement puis de retour (HELLER, *op. cit.*, p. 169).

garantie du soutien de la Horde dans les luttes des Moscovites contre les autres principautés du Nord-Est, progressivement « rassemblées », selon le terme usuel dans le récit national russe – mais en réalité, conquises par la force des armes. Le transfert du siège métropolitain à Moscou donne évidemment un surcroît de prestige à cette ville encore récente, et les princes de Moscou savent se montrer généreux en retour avec les métropolitains. Les khans soutiennent l'ascension de Moscou, car le prince paie le tribut ponctuellement, loyalement et largement. Ce n'est qu'à la fin du ^{XIV}^e siècle, pour des raisons qu'il ne nous appartient pas d'exposer ici, que les princes de Moscou se retournent contre la Horde, dans une situation bien plus complexe que ne le serait un conflit de type « national » ou une guerre de « libération¹ ».

AU SUD, UN REGNUM RUSSIAE AVEC BÉNÉDICTION PONTIFICALE
(MILIEU XIII^e-MILIEU XIV^e SIÈCLE)

Cependant, l'affaiblissement de Kiev et le renforcement des principautés du Nord-Est n'entraînent pas immédiatement la marginalisation des territoires rous' du Sud. Au début de la période tataro-mongole, c'est la Galicie-Volhynie qui s'affirme – assez brièvement – comme la principauté la plus puissante et la plus prospère dans cette partie de la Rous'. Le prince Daniel (1230-1232, 1233-1235 et finalement 1238-1264) doit certes se soumettre aux Mongols, malgré qu'il en ait. Il avait déjà combattu vaillamment contre eux lors de la bataille de la Kalka, en 1223. Lorsqu'il est convoqué en 1246 par Batu à Saraï, capitale de la Horde dans la basse vallée de la Volga, Daniel est reçu fastueusement. Cet acte d'obéissance, que Daniel semble avoir vécu comme une humiliation, renforce cependant la position du prince face aux Mongols, qui honorent et désormais soutiennent un ancien adversaire valeureux, venu se soumettre. Par contre-coup, les égards dont les Mongols entourent Daniel lui donnent aussi un réel prestige face aux voisins occidentaux de la Galicie-Volhynie: le royaume de Pologne et celui de Hongrie, que les Mongols avaient ravagés quelques années plus tôt, en 1241-1242, après avoir traversé – et épargné – la Galicie-Volhynie².

1 Analyse suggestive dans HELLER, *op. cit.*, p. 186-210.

2 MAGOCSI, *op. cit.*, p. 161-162.

En 1243, c'est le candidat de Daniel, Cyrille, qui est élu métropolite de Kiev, comme nous l'avons vu. Mais Daniel ne regarde pas seulement vers Kiev, ville dont il s'est rendu brièvement maître avant l'invasion mongole, et qui se remet tant bien que mal des ravages causés par l'envahisseur. En effet, contrairement à Alexandre Nevski, Daniel ne s'accommode pas de la prépondérance mongole : il envisage même de prendre la tête d'une grande alliance avec des puissances occidentales, pour organiser une sorte de croisade contre les Mongols. Daniel négocie ainsi avec la Lituanie, la Pologne, la Hongrie et aussi avec le pape Innocent IV. Pour obtenir l'appui spirituel, politique et économique du pape, avec l'espoir qu'un tel soutien entraîne d'autres en Occident, le prince Daniel, d'accord en cela avec au moins certains évêques et une partie de la noblesse de Galicie-Volhynie, semble prêt à reconnaître la primauté du pape sur l'Église de sa principauté. Le rapprochement aboutit à l'envoi d'une ambassade pontificale en Galicie en 1253 : Daniel est alors couronné roi de la Rous' (*rex Russiae*) par le légat du pape. Avec ce titre royal, Daniel devient formellement, par la grâce du pape, l'égal des rois de la Chrétienté occidentale.

Bien conscients de la menace que l'ambitieuse diplomatie de Daniel fait peser sur leur prépondérance, les Mongols n'entendent pas rester inactifs. Combinant le soutien aux opposants à Daniel (en particulier à son rapprochement avec l'Église romaine) et l'usage de la force armée, les Mongols finissent par ramener Daniel, lâché par ses alliés occidentaux, à la soumission en 1259¹.

Dans les personnes d'Alexandre Nevski et de Daniel de Galicie, l'on voit donc deux positions nettement divergentes face à la domination mongole, avec d'importantes conséquences sur l'Église. Alexandre accepte résolument le « joug mongol », ce qui lui permet de consolider son pouvoir. Ce choix converge avec le besoin du métropolite de Kiev – pourtant originaire de Galicie, à l'époque, mais sommé par le patriarche de Constantinople de quitter cette région trop ouverte aux Latins – de disposer d'une résidence sûre ; plus largement, les conditions favorables à l'Église sous la domination mongole rendent une bonne part du clergé favorable à l'entente avec la Horde. Daniel, en revanche, n'accepte pas cette situation qu'il considère apparemment comme humiliante pour lui-même et pour les Rous', et s'engage dans un grand projet politique,

1 MAGOCST, *op. cit.*, p. 162-163.

militaire et ecclésial qui, malgré son échec final, prouve qu'au milieu du XIII^e siècle, l'établissement d'une pleine communion entre l'Église rous' de Galicie-Volhynie et l'Église de Rome est une possibilité très sérieusement envisagée et même, comme l'atteste le couronnement royal de Daniel par le légat du pape en 1253, formellement quoique brièvement réalisée, même s'il reste difficile d'estimer la proportion d'évêques et de boyards favorables à un tel projet, sans parler de la masse des fidèles, largement invisible dans les documents disponibles.

L'on imagine aisément qu'à Constantinople, ville encore marquée par sa mise à sac par les Latins en 1204 et par l'effondrement de l'Empire lors de la quatrième croisade, le rapprochement de Daniel avec Rome irrite. Comme on l'a vu, c'est bien parce que le prince de Galicie semble peu fiable religieusement que le patriarche de Constantinople demande au métropolite Cyrille II, lui-même Galicien, de ne plus résider en Galicie. Par la suite, l'éventualité d'un passage d'une partie de l'Église rous', dans les territoires du Sud et de l'Ouest, à la communion romaine, jointe au départ des métropolites de Kiev vers le Nord-Est, fait apparaître comme désirable, pour les princes de Galicie-Volhynie succédant à Daniel comme pour les patriarches de Constantinople, l'établissement d'une deuxième métropole ecclésiastique rous', pour le Sud et l'Ouest. En 1303, six éparchies¹ sont ainsi détachées de la métropole de Kiev, l'une d'entre elles devenant la nouvelle métropole de Halytch². Au début du XIV^e siècle, alors que Moscou, au Nord-Est, commence à gagner en importance, la Galicie-Volhynie apparaît comme un pôle de stabilité politique, de croissance économique et de rayonnement religieux à l'autre extrémité de l'espace rous'.

LA PUISSANCE LITUANIENNE (MILIEU XIV^e DÉBUT XVII^e SIÈCLE)

Cependant, en 1340, une période d'anarchie s'ouvre en Galicie-Volhynie, avec l'empoisonnement du roi Youri II. Haï par une partie des boyards du fait de sa politique favorable aux libertés urbaines et de la présence dans son entourage de conseillers étrangers, Youri, sans doute à cause

- 1 Terme désignant un diocèse, dans les Églises de rite grec.
- 2 Cette ville aujourd'hui de petite taille, près d'Ivano-Frankivsk dans l'ouest de l'Ukraine, était au Moyen Âge une cité princière importante. C'est elle qui a donné son nom à la principauté de Galicie.

de son origine polonaise et malgré son passage à l'Église grecque, est en outre fortement suspecté de sympathie pour l'Église latine. L'ancien *regnum Russiae* est progressivement partagé entre ses voisins : la Volhynie est intégrée au grand-duché de Lituanie, puissance montante de l'Europe orientale au xiv^e siècle, qui finit par englober, au détriment de la Horde en déclin à la même époque, les anciennes terres rous' de l'Ouest et du Sud¹ ; quant à la Galicie, elle devient une partie du royaume de Pologne. En 1385-1386, le grand-duché de Lituanie et le royaume de Pologne se rapprochent diplomatiquement et militairement contre un ennemi commun : l'Ordre teutonique, qui contrôle depuis un siècle un territoire stratégiquement situé sur les rives de la mer Baltique. En 1386, pour épouser la reine de Pologne Hedwige, le grand-duc de Lituanie, Jogaila², encore païen, reçoit le baptême dans l'Église latine et prend le nom de Ladislas. Pologne et Lituanie restent formellement deux entités politiques distinctes, mais c'est ainsi que débute une association qui, malgré des épisodes de tension parfois forte, se révèle finalement multiséculaire, et toujours plus étroite au fil du temps³.

Quand Jogaila devient chrétien de rite latin, la grande majorité de ses sujets est chrétienne de rite grec. Cela vaut naturellement pour les Slaves orientaux, qui constituent l'essentiel de la population de l'immense grand-duché de Lituanie à la fin du xiv^e siècle ; c'est vrai aussi pour une part importante de la noblesse lituanienne, déjà passée au christianisme grec avant le baptême latin du grand-duc. Cependant, avec l'affaiblissement de la Galicie-Volhynie à partir de 1340, puis son partage à la suite des guerres entre Polonais et Lituaniens, le siège métropolitain de Halytch se retrouve vacant à la fin du xiv^e siècle. L'on peut même dire que de fait, la métropole ecclésiastique de Halytch n'existe plus. Par conséquent, pour l'Église rous', la seule métropole qui demeure au tourant des xiv^e et xv^e siècles est celle de Kiev, avec Moscou comme siège effectif. Cette situation permet aux grands-princes de Moscou, en cohérence avec leur politique traditionnelle et souvent violente de « rassemblement des terres rous' »,

1 Ainsi, Kiev devient lituanienne en 1362.

2 Son nom est habituellement francisé en Jagellon – nom également donné à la dynastie polono-lituanienne qu'il a fondée.

3 Excellente synthèse sur les transformations de la Lituanie, de la fin du Moyen Âge à l'époque contemporaine, dans T. SNYDER, *La reconstruction des nations. Pologne, Ukraine, Lituanie, Bélarus, 1569-1999*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des histoires, 2017, p. 33-162, « La patrie lituano-bélarusse disputée » (édition originale : *The Reconstruction of Nations. Poland, Ukraine, Lithuania, Belarus, 1569-1999*, Yale University Press, 2003).

de faire valoir leurs prétentions sur les territoires lituaniens peuplés de Rous' de rite grec: puisque les éparchies correspondantes relèvent – théoriquement – de la métropole de Kiev transférée à Moscou, il est nécessaire, du point de vue moscovite, que ces territoires soient intégrés à la grande-principauté de Moscou¹.

MOSCOU, NOUVEAU CENTRE GÉO-ECCLÉSIOLOGIQUE (MILIEU XV^e-FIN XVI^e SIÈCLE)

L'argumentation gagne en force après la prise de Constantinople par les Turcs ottomans, en 1453 : désormais, il n'existe plus d'Empire chrétien en Orient, le patriarcat perd une grande partie de ses ressources et il est étroitement surveillé par le Sultan et son administration. En Moscovie, le long règne du grand-prince Ivan III (1462-1505), époux de Sophie Paléologue, nièce du dernier empereur Constantin XI, est marqué non seulement par l'émancipation définitive du « joug tatar » et par une politique agressive vis-à-vis de la Lituanie, mais aussi par une intense fermentation idéologique, bien attestée dans les écrits de l'époque, où abondent les essais d'interprétation théologique des événements politiques extérieurs et intérieurs à la Moscovie. Seul souverain « orthodoxe » subsistant, le grand-prince de Moscou est l'héritier de l'Empire. Autocrate comme l'étaient autrefois les empereurs, il est à cet égard une vivante image de la toute-puissance divine. Le texte le plus connu de cette littérature théologico-politique est sans nul doute une épître du moine Philothée de Pskov, habituellement datée de 1510-1511 et, si l'on retient cette date, probablement adressée au grand-prince Basile III (1505-1533), fils d'Ivan III. Cette épître contient une phrase fameuse entre toutes: « Deux Rome sont tombées, la troisième est solide, il n'y en aura pas de quatrième² ». S'il est vrai que la perspective de l'auteur n'est pas d'abord politique ou « nationale », mais bien eschatologique, avec le dessein de préparer le grand-prince et à

- 1 Il faut toutefois signaler, dans l'histoire de la métropole moscovite au xv^e siècle, la figure détonante d'Isidore, l'un des protagonistes de la délégation grecque au concile de Florence qui proclame l'union des Églises latine et grecque en 1439. Le métropolitain Isidore est l'un des avocats les plus convaincus de l'union, mais son retour à Moscou se passe particulièrement mal. Craignant à raison pour son intégrité physique, il s'enfuit en Lituanie et gagne ensuite l'Italie. Devenu cardinal, il meurt à Rome en 1467. GONNEAU, LAVROV, *op. cit.*, p. 495-496.
- 2 *Ibid.*, p. 562.

travers lui les fidèles moscovites au grand combat final contre les forces de l'Antichrist, il n'en demeure pas moins qu'elle a été de fait abondamment utilisée pour justifier la vocation toute particulière de la ville de Moscou et de son souverain dans l'histoire de l'humanité¹.

Cela étant, le patriarcat demeure à Constantinople, Moscou n'étant qu'une métropole. La transformation de cette métropole en patriarcat intervient assez tardivement: en 1588-1589, le patriarche de Constantinople, Jérémie II, fait un grand voyage en Europe orientale, afin de récolter des fonds pour le patriarcat dont les ressources sont fort modestes depuis la fin de l'Empire. Il fait étape à Moscou. Le tsar est alors Fiodor, fils d'Ivan le Terrible; mais c'est un homme fragile physiquement et psychologiquement; la réalité du pouvoir est exercée par l'ancien chambellan d'Ivan le Terrible, Boris Godounov. C'est lui qui obtient du patriarche de Constantinople l'élévation du métropolitain Job, proche ami de Boris, à la dignité de patriarche de Moscou, en 1589.

Cette innovation géo-ecclésiologique, qui s'inscrit de façon cohérente dans l'évolution historique de la Moscovie depuis le début du xiv^e siècle, rend plus difficile la situation des chrétiens de rite grec demeurant sur le territoire du grand-duché de Lituanie – communément appelés, dans le langage de l'époque, Ruthènes. Ils peuvent certes pratiquer librement leur religion, et le fait est qu'au xvi^e siècle, l'orthodoxie ruthène, certes quelque peu affaiblie mais aussi défiée et stimulée par les succès des Réformes protestante, puis catholique parmi la noblesse, se développe de manière originale, d'autant qu'elle ne peut pas vraiment s'appuyer sur le patriarcat de Constantinople, tenu en bride par les Turcs, ni sur la métropole de Kiev-Moscou, intimement liée au pouvoir du grand-prince, adversaire à peu constant de la Lituanie. Privé de soutien politique officiel en Lituanie, l'orthodoxie ruthène se caractérise à cette époque par le développement de confréries, dirigés par des notables laïcs entrepreneurs. Les tâches que ces confréries s'attribuent, non sans réticences parfois de la part des évêques et des prêtres, sont variées: gestion matérielle des églises, organisations de fêtes, développement de l'imprimerie en vue de la diffusion d'écrits orthodoxes, création et gestion d'écoles... À terme, les confréries souhaiteraient même participer activement à l'élection

1 La formule « Moscou Troisième Rome » est insérée en 1547 dans le cérémonial du couronnement d'Ivan IV, dit le Terrible, premier souverain moscovite à porter officiellement le titre de tsar, repris à la fois des empereurs byzantins et des khans de la Horde d'Or, déjà utilisé épisodiquement par Ivan III et Basile III.

des évêques et à la nomination des prêtres. Lors de son grand voyage en Europe orientale en 1588-1589, avant de rejoindre Moscou, le patriarche de Constantinople Jérémie II rencontre des membres des confréries ruthènes et encourage leurs efforts – ce qui indispose quelque peu le clergé¹.

L'UNION DE BREST : UNE RÉPONSE À LA NOUVELLE SITUATION GÉO-ECCLÉSIOLOGIQUE EN EUROPE ORIENTALE (FIN XVI^e SIÈCLE)

Il est donc compréhensible que dans un tel contexte, face à une élite laïque locale de plus en plus entreprenante, à une Moscovie potentiellement conquérante et désormais équipée d'un siège patriarcal, et à un patriarcat de Constantinople affaibli, une partie relativement importante du clergé ruthène soit sensible aux propositions d'union en provenance de Rome et de Pologne. Le roi de Pologne et grand-duc de Lituanie, Sigismond III Vasa (1587-1632 ; également roi de Suède de 1592 à 1599), est un homme de la Contre-Réforme : ses désirs de reconquête religieuse de la Suède luthérienne et d'unité dans la foi pour ses sujets de Pologne et de Lituanie rencontrent les projets quelque peu chimériques de la Papauté, à savoir rassembler dans l'unité de la foi toute l'Europe du Nord-Est (Suède, Pologne-Lituanie et Moscovie) en vue d'une grande croisade contre les Turcs pour la reprise de Constantinople. Le synode ruthène de Brest, suivi de la déclaration d'union entre l'Église ruthène et l'Église de Rome, en 1595-1596, s'inscrit donc dans une situation géo-ecclésiologique à plusieurs échelles, évidemment propre à la fin du XVI^e siècle, mais compréhensible seulement dans la longue histoire d'un vaste territoire (équivalant approximativement, à l'époque, au Bélarus et à la plus grande partie de l'Ukraine d'aujourd'hui, plus les régions les plus orientales de l'actuelle Pologne). S'y rencontrent en effet, dans la longue durée, les influences concurrentes de trois « Rome » : la première, chronologiquement, est Constantinople ; mais les relations avec l'ancienne Rome et le monde latin, comme on l'a vu, sont elles aussi fort anciennes, et l'union proclamée à la fin du XVI^e siècle, puis mise en œuvre – non sans fortes résistances – au XVII^e siècle², ne tombe pas

1 GONNEAU, LAVROV, *op. cit.*, p. 506-507 ; MAGOCSI, *op. cit.*, p. 202-206.

2 L. TATARENKO, *Une réforme orientale à l'âge baroque. Les Ruthènes de la grande-principauté de Lituanie et Rome au temps de l'Union de Brest (milieu du XVI^e siècle – milieu du XVII^e siècle)*, École française de Rome, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 392, 2021.

brutalement du ciel, si l'on ose dire. Même si sa préparation prochaine est parfois jugée précipitée dans l'historiographie¹, l'union de Brest n'est pleinement intelligible qu'à la lumière des relations ecclésiales souvent irrégulières, mais anciennes entre l'espace rous' d'une part, le monde latin et l'Église romaine d'autre part.

Quant à la troisième « Rome », Moscou, qui apparaît historiquement comme la continuation de la première métropole de Kiev, elle est assurément, pour la hiérarchie ruthène qui demande l'union avec Rome à Brest, un repoussoir, puisque le tout nouveau patriarcat est la capitale de l'ennemi; mais elle l'est aussi, quoique d'une autre manière, après l'union de Brest, pour ceux des Ruthènes qui refusent celle-ci². En effet, la résistance à l'union est suffisamment importante pour conduire à la mise sur pied d'une Église non unie à Rome, structurée en éparchies nouvellement érigées par le patriarche de Constantinople. La métropole de Kiev est alors recréée, avec un métropolitain résidant effectivement à Kiev. Se met ainsi en place une Église orthodoxe ruthène, liée au patriarcat de Constantinople mais dans les faits très largement autonome, indépendante de l'État, intellectuellement et pastoralement stimulée par la concurrence avec l'Église grecque unie à Rome, mais aussi avec l'Église latine et les Églises protestantes. La figure la plus illustre en est Pierre Mohyla, métropolitain de Kiev de 1632 à 1647, homme de grande culture, parfaitement conscient de la nécessité de moderniser les institutions éducatives de l'Église orthodoxe pour qu'elles puissent rivaliser avec les collèges jésuites. Quelques années après sa mort, toutefois, la défaite de la Pologne-Lituanie face aux Cosaques – orthodoxes –, soutenus dans leur révolte par la Moscovie, a pour conséquence la cession de la rive gauche du Dniepr et d'une partie de la rive droite (dont la ville de Kiev) à la Moscovie en 1654, et l'intégration de la métropole de Kiev à la structure hiérarchique de l'Église moscovite. L'expérience d'une Église orthodoxe kievienne autonome, à l'époque moderne, est donc brève, mais se révèle aujourd'hui marquante dans la mémoire nationale ukrainienne et dans l'effort de construction d'une Église orthodoxe indépendante du patriarcat de Moscou et soutenue par celui de Constantinople, vivant en bonne intelligence avec l'Église dite aujourd'hui grecque-catholique ainsi qu'avec l'Église latine.

1 GONNEAU, LAVROV, *op. cit.*, p. 507.

2 Pour un résumé sur l'union de Brest et les résistances qu'elle suscita, voir MAGOCSI, *op. cit.*, p. 207-219.

David Gilbert: prêtre de la Communauté Saint-Martin, professeur d'histoire à l'École Supérieure de Théologie d'Évron et enseignant à la Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Institut catholique de Paris. Dernier ouvrage paru: D. Gilbert (dir.), Madame Acarie (1566-1618), Mystique, politique et société au lendemain des guerres de Religion, Presses universitaires de Rennes, 2021.

RÉSUMÉ

Aujourd'hui théâtre d'une guerre qui, quoique localisée, est comme le précipité d'un antagonisme russo-occidental de plus grande ampleur, l'Ukraine est un territoire où, de longue date, les influences des trois capitales religieuses que sont Constantinople, Rome et Moscou, se croisent, voire s'entrechoquent. L'article propose un aperçu historique de cette géo-ecclésiologie singulière de l'Ukraine, des débuts du christianisme sur ce territoire jusqu'à l'union de Brest, au tournant des XVI^e et XVII^e siècles.